



dans l'atelier de... olivier balez

[Mai 2017]

Olivier Balez a posé ses valises à Angoulême après de nombreux séjours à l'étranger, dont une dizaine d'années passées au Chili. Il est l'auteur de près d'une vingtaine de livres, seul ou avec des scénaristes tels que Corbeyran, Christin, Tronchet ou Arnaud Le Goueffléc. Il a récemment dessiné le troisième volume de la série *Infinity 8*. Celui qui se définit avant tout comme un illustrateur revient sur le déroulement de cette carrière déjà très riche.

Où as-tu passé tes premières années ?

Je suis né à Besançon, et j'y ai grandi jusqu'à neuf ans. C'est le pays d'origine de la famille de ma mère. Nous nous sommes installés ensuite dans le sud de la France, du côté de Nice. Ça a été un moment un peu difficile pour moi parce que j'ai quitté mes copains d'enfance, que ma grande sœur était restée à Besançon pour terminer ses études et que ma mère s'est mise à travailler. Étant davantage livré à moi-même, j'ai passé plus de temps à dessiner. Mon frère profitait de la mer, faisait de la planche à voile, du ski nautique, et moi je restais à la maison, penché sur du papier.



La première fois que vous avez travaillé ensemble, c'était pour la revue XXI...

Oui. J'avais rencontré quelqu'un qui pouvait m'ouvrir les portes de l'observatoire Alma, un projet pharaonique, dans le désert d'Acatama, à 5000 mètres d'altitude, avec un radiotélescope géant qui capte les ondes émises par les étoiles. Les antennes d'Alma peuvent voir dans les trous noirs ! Le sujet me plaisait beaucoup mais je ne me sentais pas d'écrire moi-même le reportage, donc j'ai pensé à Pierre. Il a rédigé un feuillet qui a plu à XXI, et ça lui a permis de revenir au Chili, puis d'aller

en Argentine, en voyageur impénitent qu'il est. Ça a été une super expérience, même si pour moi ce n'était pas une grande bande dessinée, graphiquement parlant. L'histoire compte trente planches ; elle a été publiée dans le No.8 de la revue et Casterman, ensuite, en a fait un album, avec des pages supplémentaires.

Par la suite, j'ai fait pour XXI une histoire sur la maladie de Crohn, une maladie chronique dont mon frère est atteint. Avec d'autres malades, il avait réussi l'exploit de gravir le Mont Blanc. J'ai interviewé mes parents quand ils sont venus me rendre visite au Chili, puis mon frangin par Skype, le guide, d'autres gens encore, et j'ai vu émerger une trame. Mon frère est magicien, et je pouvais faire résonner le thème de l'illusion avec cette maladie un peu honteuse que l'on tente de dissimuler aux autres. La magie m'apportait le décalage poétique permettant de faire passer les moments insupportables. Je me suis très fort investi dans cette BD, j'y pensais jour et nuit. J'ai envoyé le storyboard complet à Patrick de Saint-Exupéry, le rédacteur en chef de XXI, et il a réagi très positivement. Je pensais que Casterman reprendrait l'histoire mais XXI voulait éditer ses propres livres, de sorte que l'album – qui s'intitule *La Cordée du Mont Rose* – est sorti sous leur label, en 2012, en collaboration avec Les Arènes.



Une bande dessinée sur la maladie de son frère... on peut difficilement ne pas penser à L'Ascension du Haut Mal. David B était-il un modèle qui t'a inspiré ?

Oui, naturellement. J'ai un très grand respect pour *L'Ascension*, qui est une référence majeure. D'ailleurs au départ, je voulais faire quelque chose de plus littéraire et poétique, en convoquant Houdini, mais Saint-Exupéry m'a dit : non non, reste sur ton sujet.

L'album Robert Moses, le maître caché de New York, est paru en 2014. C'est Christin qui en a suggéré le sujet ?

Oui. Je n'aurais jamais osé lui demander de faire un album ensemble, mais il gardait un bon souvenir de notre collaboration sur *Alma*. Il avait deux sujets à me proposer, mais j'ai été intéressé par celui-là parce qu'il touchait à l'architecture. Et puis j'aime bien aussi le côté biographique. Robert Moses est l'urbaniste qui a remodelé New York entre 1930 et 1970. Le grand public ne connaît pas forcément son nom et quand on leur dit toutes les réalisations qui lui sont dues, ils sont étonnés. Ce qui intéressait Christin en lui, c'est justement le fait qu'il soit méconnu. Lui qui connaît si bien New York, il n'en avait

jamais entendu parler avant que sa fille n'attire son attention sur le personnage...



L'album est peu romancé, plutôt proche du documentaire.

C'est vrai, je le regrette un peu, mais je me suis mis au service du texte de Pierre sans chercher à l'infléchir dans tel ou tel sens. Il avait fait un travail de recherche documentaire phénoménal, il m'a apporté un carton énorme... Mes propositions portaient uniquement sur la mise en scène, et parfois il les validait, parfois il ne les gardait pas.

Robert Moses ne s'est pas forcément énormément vendu en France mais il a été traduit un peu partout et a connu un très gros succès aux États-Unis, où il a été publié par Nobrow.



Peux-tu me parler un peu de la situation de la bande dessinée au Chili ?

La bande dessinée existe, mais par rapport à l'Argentine, elle est très en retard. Les auteurs sont très inspirés par les comics américains. Les tirages sont modestes, et le marché n'évolue que très lentement. Par rapport à nous qui croulons sous une variété incroyable de styles et de sujets, cela reste très timide. Il est très difficile de vivre de la BD là-bas, il n'y a pas d'avances sur droits. On a l'impression que, en raison de la dictature, il manque un fusible. Il y a quand même une fille, Marcella Trujillo alias Maliki, qui a commencé à faire de la bande dessinée dans un journal qui est un peu le *Hara-Kiri* chilien, *The Clinic* : elle parle à son vagin, c'est vraiment fort, elle a un potentiel incroyable. Il y a aussi un dessinateur, Gonzalo Martinez, qui a adapté en BD un roman d'un des écrivains contemporains en vue, Alberto Fuguet, une sorte de Philippe Djian chilien.

Tu n'as jamais eu l'envie de créer quelque chose pour le marché chilien ?

Si. Mais plutôt dans le domaine de l'illustration jeunesse. J'ai vu qu'il n'existait aucun magazine illustré pour la jeunesse, alors j'ai voulu réunir les talents existant sur place et en créer un, avec de la BD mais pas que. J'ai été voir plusieurs éditeurs. Ça n'a pas marché et ça fait partie des frustrations liées à mon séjour au Chili. J'ai tout de même réussi à faire publier une bande dessinée, réalisée avec mon épouse et des dessinateurs locaux, sur le tremblement de terre de 2010. Ce livre a bénéficié d'une aide publique et il a bien fonctionné.

Tronchet, avec lequel tu as publié *L'Homme qui ne disait jamais non en 2016, habitait, lui, en Équateur...*

Oui, pendant trois ans. Sa compagne, Anne Sibrán, avait appris à parler quechua. Je lui ai fait signe, en « voisin ». J'ai découvert qu'il connaissait très bien mon travail. Il avait vu passer mes boulots quand il occupait le poste de rédacteur en chef de *l'Écho des savanes*. Il m'a proposé un projet en trois tomes, que j'ai refusé parce que cela représentait un trop gros travail, et il est revenu à l'attaque un peu plus tard avec ce *one-shot* qui, clairement, avait été pensé à l'origine comme un scénario de film. Comme l'histoire m'a fait beaucoup rire, je me suis laissé tenter. Le livre fait tout de même 140 pages...



C'est un sujet grave – l'amnésie –, avec un traitement léger. Et, une fois encore, une trame policière...
 Voilà. Ça m'a beaucoup plu, et ça a été un plaisir de travailler avec Tronchet. Il est très attentif, très à l'écoute, avec beaucoup de bienveillance.

C'est, de tous tes albums, celui où tu vas le plus vers la comédie...

Oui. Ce n'est pas le registre dans lequel je me sens le plus à l'aise, et je ne suis pas certain que ce soit mon meilleur album, sur le plan graphique. C'est un peu comme pour *Infinity 8* : je me demande ce que je suis allé faire dans la S-F ! Mais Lewis [Trondheim] m'avait rassuré en me disant que ce serait du rétro-futuriste, avec des vieux ordinateurs un peu *vintage*. Bon, alors, si on ne dépasse pas *Barbarella* ou la première génération de *Star Trek*, ça peut aller. Et puis ce que Lewis et Vatine recherchent, c'est précisément à faire travailler sur ce même projet des personnalités très différentes. Et, de temps en temps, de jouer le contrepied. Je crois qu'ils avaient même sollicité Étienne Davodeau pour une collaboration au scénario.



Qu'est-ce qui t'a fait revenir en France ?

J'avais plein de projets au Chili, qui étaient chronophages et qui n'avançaient pas, et c'était toujours la France qui m'appelait. On me propose des boulots intéressants, ça va vite, je suis bien payé. J'ai fini par en tirer les conclusions qui s'imposaient. Les cinq premières années de ma période chilienne ont été super, et puis la frustration a commencé à s'accumuler. Je voyais, de loin, se créer *XXI*, puis *La Revue dessinée*, des projets excitants et je me disais : « Ce n'est pas possible que je reste loin de tout ça ». Et je commençais à devenir irascible vis-à-vis de la société chilienne. En 2014, je suis venu faire un premier séjour à la Maison des Auteurs, pendant un gros mois. J'ai réalisé alors que, sous certaines conditions, et en s'y prenant deux ans à l'avance, on pouvait aussi bénéficier d'un appartement. J'ai pensé qu'on pouvait revenir pour un an, ma femme, mes deux enfants et moi. Isidora m'a dit : « Postule, et on verra bien ». J'ai été accepté, sur la base d'un projet portant sur le problème de l'eau au Chili. Je voulais collaborer avec une personne qui avait fait partie de l'atelier de Pierre Christin et que nous avions appréciée mais, entre-temps, elle a été nommée à New York. Il peut se passer beaucoup de choses en deux ans !



Donc, pendant ta présente résidence, tu fais un autre projet que celui pour lequel tu avais posé ta

candidature...

En fait, je termine tous mes projets en retard. Comme le livre avec Tronchet a été publié par Futuropolis, Glénat m'a rattrapé par la manche. Ils m'ont proposé de faire un album cartonné classique, payé à la page. J'aurais dû le rendre en octobre dernier et maintenant j'essaie de le terminer pour cet été ! Et j'ai dû, entretemps, m'engager sur un deuxième tome. On dessine à deux, avec Philippe Nicloux, sur un scénario de Noël Simsolo qui parle de la montée de l'antisémitisme, avec l'Affaire Dreyfus comme point focal. Mais c'est abordé sur le mode fictionnel, un peu comme un feuilleton du XIXe siècle, avec deux groupes qui s'affrontent... Philippe, qui vit à Nice, fait les crayonnés sur la base de mon storyboard, après quoi je reprends la main pour l'encre et la mise en couleurs. C'est un super travail de collaboration.

Tu comptes rester à Angoulême au-delà de ta résidence ?

Nous sommes à la recherche d'une maison, pour nous installer quelques années dans le coin. Mais il faut que mes filles soient bien et que mon épouse y trouve son compte aussi. Elle est architecte-urbaniste. Elle avait travaillé dans une grande agence prestigieuse à Paris, et au Chili elle n'a pas reçu l'accueil qu'elle espérait, et puis elle a fait des enfants. Ensuite elle s'est davantage tournée vers l'enseignement.

Comme Asterios Polyp, le héros de Mazzucchelli...

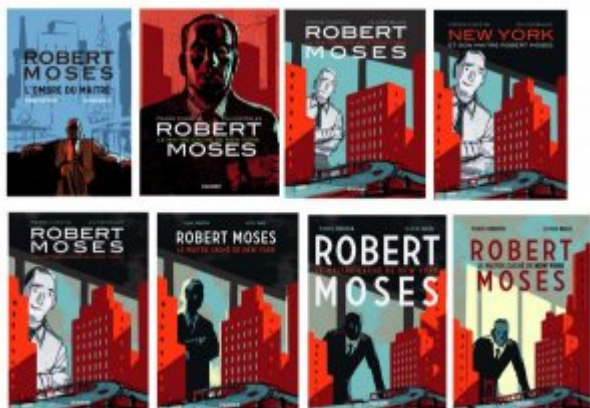
Un de mes albums fétiches !

Je ne le citais pas par hasard. Je trouve qu'il y a une certaine similitude entre ta technique et celle de Mazzucchelli, surtout dans sa période Rubber Blanket.

Oui, le côté sérigraphie... C'est, en effet, une de mes références. Même son adaptation de *Cité de verre*, d'après Paul Auster, je trouve la narration stupéfiante. J'aime beaucoup ça !

Y a-t-il d'autres auteurs qui comptent pour toi ?

Mattotti est pour moi un des plus grands maîtres. En tant qu'illustrateur mais aussi pour son travail en bande dessinée. Il passe du pastel gras à la plume ou au pinceau, et c'est toujours lui. Il me bluffe à chaque fois. De façon générale, je regarde davantage les autres illustrateurs que les dessinateurs de BD.



Dans L'Homme qui ne disait jamais non comme dans Topless, tu as un encrage au pinceau, avec un cerne assez appuyé, alors que souvent tu travailles directement sur le rapport des couleurs...

C'est un conflit entre le dessinateur de BD et l'illustrateur. J'essaie de le résoudre mais je n'y arrive pas. Avec *Dominique A*, je me suis rapproché de ma technique d'illustrateur, avec le jeu des formes et des contreformes colorées, et ce n'était pas simple.

Le fameux « côté sérigraphie » de ton dessin. Quelle est exactement ta technique ?

Sur la base d'une esquisse préliminaire, je trace, au pinceau et à l'encre, sur autant de feuilles séparées, toutes les formes dont j'ai besoin pour composer mon dessin. Cela donne autant de

taches noires que je scanne. Je les assemble sur l'écran de l'ordinateur et je les remplis de couleurs. J'ajoute parfois des matières que j'ai préparées, à l'éponge. Tout cela prend beaucoup de temps mais c'est encore dans cette technique-là que je suis le plus à l'aise.

Le fait d'avoir travaillé avec des scénaristes différents, sur des sujets différents et chez des éditeurs différents, t'empêchent probablement de te constituer un public fidèle et de capitaliser sur ceux de tes livres qui ont le mieux marché...

Exactement. Je n'ai jamais eu de plan de carrière. J'ai fait de la jeunesse, des bandes dessinées, du carnet de voyage... J'avance plusieurs pions mais je ne réussis pas de percée. Est-ce bien ou pas ? Ce n'est pas « qui m'aime me suive » mais « me suive qui peut ». Je vis très bien de mon art, mais l'essentiel de mes revenus provient de l'illustration. Il y a très longtemps que je n'ai pas eu besoin de démarcher. Je ne travaille sur mes BD que dans les moments où je n'ai pas de commande. Ça devient de plus en plus un passe-temps. Plus ça avance, moins la bande dessinée me fait vivre. Cela dit, quand on a signé pour un album, on s'engage à tenir des délais. Donc, quand je vois se rapprocher la date de livraison, je mets les autres travaux de côté et je me consacre à fond à terminer l'album. Mais entretemps je me suis constitué un petit matelas financier qui me permet de tenir.

Quels sont tes clients les plus réguliers, dans le domaine de l'illustration ?

Bayard, en premier lieu. *Le Monde*, depuis dix ans... Je fais aussi des couvertures pour la collection "... expliqué à" que publie le Seuil, et plus généralement des choses pour le groupe La Martinière. Et puis, ponctuellement, je reçois d'autres commandes. J'en refuse beaucoup. Peu de publicités, parce que mon style n'est pas très recherché en pub. Pourtant, récemment, mon agent, Patricia Lucas, m'a permis de travailler à la réalisation de panneaux autoroutiers, couleur chocolat, pour vanter les sites touristiques. Ils vont tous être changés dans les trois ou quatre ans à venir. J'ai signé pour onze panneaux avec le département de l'Ain, d'autres devraient suivre. Dans le passé, ce genre de panneau était impersonnel. Désormais, l'agence de communication qui travaille avec la société d'autoroutes APRR veut faire appel à des illustrateurs connus, et qu'on puisse les reconnaître. D'ailleurs, les panneaux seront signés. Floc'h, bientôt Loustal pour l'autoroute Lyon-Dijon, seront concernés.

Malgré tout, ce doit être un travail très encadré, avec des contraintes fortes...

Oui, il y a de très fortes contraintes. On ne peut utiliser que quatre couleurs, dans une harmonie très spécifique, et deux tramés. Le visuel doit être fort, emblématique du lieu, très lisible quand on passe sur l'autoroute, et il faut néanmoins que ton style personnel transparaisse. C'est très bien payé. Et puis ça me correspond, moi passionné d'affiches, qui, au Chili, ne ratais pas l'émission « Des racines et des ailes » et qui pleurais devant l'évocation des petits villages français...

Tu vas sur les sites ou tu travailles d'après photos ?

Je suis libre de choisir mon sujet parmi l'ample documentation photographique que l'on me procure.

Pour en revenir à tes bandes dessinées, tu passes avec facilité de la fiction aux projets plus documentaires... ?

Avec facilité, non. Il faut chaque fois se remettre dans l'ambiance. Je n'ai pas de recul par rapport à mon travail, et je me pose beaucoup de questions sur ce que je veux et devrais faire à l'avenir pour donner un peu plus de cohérence à ma bibliographie. Le côté documentaire me plaît, je l'avoue. J'ai même eu l'envie de faire une BD sur la Sécurité sociale ! Mais, que ce soit Arnaud, Tronchet ou Corbeyran, tous ont le souhait de retravailler avec moi... ce qui fait évidemment très plaisir !

Propos recueillis à la Maison des Auteurs le 11 avril 2017.

Notes

[1] Frédéric Bénaglia, Vincent Bourgeau et Laurent Richard

[2] www.arnaudlegouefflec.comwww.arnaudlegouefflec.com